

JOË BOUSQUET

UN AMOUR

COULEUR

DE THÉ

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Verdier, 1984.*

Extrait de la publication

Joë Bousquet est né à Narbonne en 1897. Le 27 mai 1918, une balle l'atteint, lui sectionnant la moelle épinière. Il entre dans une existence immobile, à vingt et un ans. De 1924 à sa mort, il occupe, à Carcassonne, « la chambre aux volets clos ». C'est là qu'il entreprend de « naturaliser sa blessure ». Il commence à écrire : *Mystique*, œuvre posthume publiée en 1973, *Traduit du silence* (1941), *Le médisant par bonté* (1945), *La connaissance du soir* (1947) — seule poésie qu'il ait consenti, sous la pression de Jean Paulhan, à écrire en poèmes. *Lettres à Poisson d'Or* a paru pour la première fois en 1967.

Durant sa vie de reclus, Joë Bousquet a connu l'amour, l'amitié avec Paulhan, Valéry, Gide, Eluard et Aragon, « rencontré » le surréalisme. Il fut l'ami de Bellmer et de Max Ernst.

Il est mort le 28 septembre 1950.

Au lecteur,

Voici les lettres à Fany, celle-là même qui, nous dit-elle, fut Elsie dans le roman de Bousquet Le Passeur s'est endormi. Cette correspondance, qui s'étendra pour l'essentiel de 1927 à 1937, témoigne que nous sommes ici dans « l'amour principal », pour preuve bien sûr les lettres elles-mêmes, mais n'est-ce pas Fany qui sera dans les dernières heures du poète, par sa présence souhaitée, le visage amoureux qu'il emportera ?

Fany, c'est la liberté simple mais bien réelle d'un oiseau de Max Ernst, qui donne chair à la métaphysique de l'auteur de La Connaissance du soir.

D'autres lettres sont parues qui disent d'autres amours ; le lecteur dira, s'il lui plaît, la place, ou toute la place, d'un amour couleur de thé.

Mercredi soir

Ma chérie

Qu'il faudrait peu de chose pour me désespérer mon amour ! Ma chambre s'est vidée tout d'un coup. Je suis seul. Je ne reviens pas comme les autres soirs lentement, vers ton ombre. Sous ce ciel trop bas, subitement électrisé par l'approche de l'orage il me semble que tu viens de m'abandonner et que ton départ, à mes yeux rendus clairvoyants par l'amour, devait signifier quelque renoncement plus grand où tu perdais de vue mon bonheur. Je ne vous écris pas, ma chérie ; je cherche à préciser pour moi seul ce sentiment étrange qui vient changer ma vie... Vous étiez là. Mes rêves me souriaient dans vos yeux. Vous parliez de l'amour, comme parlerait de Paris avec un léger accent, une étrangère. Je pouvais me flatter encore que cet après-midi me fournirait l'occasion de vous montrer enfin mon cœur, et de lire dans le bouleversement de vos traits que mes sentiments avaient assez d'éclat pour éblouir vos pensées. Vous n'êtes pas à moi, vous êtes mal la mienne, la proie brûlante que je voudrais consumer dans l'image de vous qui règne sur mes nuits. Peu m'importe encore. Je sais que m'aimer, ce serait ne vous rêver qu'en moi-même et demander à mon âme endolorie d'amour le dernier mot de votre destin. Tenir à moi, ce serait, mon cher amour, oublier

tout ce qui vous tient jusqu'à ce soir le plus au cœur... Je n'essaie pas de m'expliquer davantage : mes rêves, doucement, nagent sur votre vie ; ils s'épanouissent à la surface de vos paroles : un calme splendide où brille toute votre jeunesse est sur eux. S'ils ne s'ensevelissent pas dans votre ombre, je sais qu'ils vous ramèneront un jour, captive de vos sourires, tout enivrée de votre vie, changée d'avoir éprouvé que le bonheur avait, après tout, le goût même de ma vie. Est-ce vous écrire ? J'aligne quelques réflexions dans une minute de découragement. Mon amour est en moi, qui m'étouffe, comme un bel ange muet ; et qui porterait sur sa face les mille plaies de vos doutes. Vos soupçons, vos défenses, c'est à d'autres déclarations, méchante, qu'ils répondent et c'est à d'autres amours que s'adressent vos yeux quand ils m'interdisent de reposer un peu ma douleur dans l'ombre enchantée de votre être. Peut-être, ne comprendrez-vous jamais ce que j'éprouve en vous voyant ; mon âme se repose dans votre présence. Vos moindres gestes l'engagent dans un chemin où s'envole un air de bonheur. Mais comme un couple de gendarmes dépoétisant l'allée la plus belle, voilà la gesticulation infinie de votre vertu. Fany, ma petite fille bien aimée, ne prenez pas un clairon pour me clamer dans les oreilles qu'une contrainte terrible pèsera toujours sur mon cœur. Laissez-moi m'appuyer à des rêves trompeurs comme un malheureux roulant dans la chaleur de l'oreiller sa tête privée de sommeil. Je ne vous demande rien que d'imposer silence à vos craintes ; de remuer avec ménagements mon cœur maltraité par le sort. Tous mes sentiments sont revêtus par la maladie d'une ombre de mort ; et quand vous devriez vous désoler à la pensée qu'il vous reste impossible de dissiper cette ombre, de me changer par la vertu de votre amour en un vivant, vous perdez votre temps à scruter un passé que vos regards effacent de ma vie... Cette rengaine de lettre tournerait vite à la récrimination. Je me tais. Ne retenez qu'une chose de

tout ceci, et ce sera lire, comme il convient,... entre les lignes : je renie tout ce que j'aimais, vous m'apportez une autre vie. Imaginez, ma chérie, imaginez longuement les choses qui, dans cette vie nouvelle, sous vos espèces de femme endormie, peuvent représenter pour moi le bonheur, ce qui peut me désespérer...

Et puis, non ! n'imaginez rien du tout. Je sais trop ce que vous inspirerait votre malice de femme. Je le veux prendre autrement, mon amour ! rien ne m'est si cher que votre repos. Je ne vous demande rien, rien, que de vivre. Il est déjà si beau que vous soyez au monde, et ma voisine, et si jolie sous vos cheveux trempés de clartés. Mon cœur est un peu gros ce soir ; comme s'il était lourd de toute notre vie ; et si je laisse mon sang doucement bercer mes pensées je n'entends nulle part l'écho de cette colère virile, qu'après tout vous aimeriez sans doute, tant vous vous êtes montrée jusqu'ici singulière ; les paroles qui me viennent à l'esprit sont pour vous consoler, pour apaiser je ne sais quelle tristesse qui vous viendrait de moi. Sait-on jamais ? Peut-être un jour vous reprocherez-vous comme un excès de dureté la vertu trop farouche qui me liait les mains. On ne sait pas, ma chérie, on ne sait jamais... Mais il me semble, ce soir, que mon amour pense pour moi. Il me persuade obscurément que je dois prévoir aussi cela et dès maintenant vous écrire : « Ne te reproche jamais de m'avoir désespéré. Même dans ce qu'elles avaient d'amer pour mon amour, tes rigueurs cachaient une secrète consolation. »

... Je n'ai même pas pu vous écrire tranquillement. Me voici de nouveau seul, mais très éloigné de vous montrer le fond de mes pensées. Vous mettez en avant votre vertu, et c'est bien ; mais moi, vais-je me désarmer comme un enfant, vous livrer ces rêves tremblants qu'un moment de votre insouciance peut détruire ? J'étais bien seul avant de vous connaître, et dans une patrie bien aride, terriblement ingrate. Mais ma douleur au moins m'appartenait. Je tenais

JOË BOUSQUET

UN AMOUR

COULEUR

DE THÉ

« Il serait beau qu'un amour léger, changeant, couleur de thé, un amour éphémère et fou comme le tien, fût le dernier éclat de ma vie et j'aimerais reconnaître en lui le voile où se déroberait à mes yeux la face attendue de ma mort. Car tu sais bien qu'on meurt, ma chérie, que de tant d'amour, et de toutes ces larmes, il ne reste rien, pas même un souvenir. J'aspire à cet oubli comme à la plus belle récompense. Dans mon nuage de fumée, abruti comme je le suis à cette heure avancée, après tant d'émotions, je te dis dans le plus sincère élan de gratitude et de foi: Que tu es vivante, vivante; agile comme la flamme. »



9 782070 735891



93-XI A 73589 ISBN 978-2-07-073589-1

Extrait de la publication